

Message et terreur, acteurs et vecteurs

François-Bernard HUYGHE

Docteur d'État en sciences politiques, habilité à diriger des recherches en sciences de l'information et de la communication, expert associé à l'IRIS, consultant en stratégie de l'information, anime le site <http://www.huyghe.fr>. Dernier livre : Comprendre le pouvoir stratégique des médias (Éditions Eyrolles, 2005).

« Ne haïssez pas les médias, devenez les médias » aiment répéter les partisans du « journalisme citoyen » sur Internet¹. À sa façon, le terrorisme n'est-il pas lui aussi devenu un média ? Sa stratégie vise à une efficacité symbolique donc à un effet de croyance, et se trouve toujours confrontée à un choix. Combattre les médias suspects d'être au service du système haï ? Passer un compromis avec eux, jouer de leur goût pour le sensationnel et en profiter pour faire passer son message, au moins en partie ? Se doter de ses propres médias qui expliqueront la finalité de l'action violente ? Inventer de nouvelles formes de lutte ayant un sens si

fort qu'aucun média ne puisse le déformer ou le censurer ? La réponse renvoie à une logique qui articule trois éléments : une action violente, une intention qu'il faut bien qualifier de « pédagogique » (le terrorisme essaie systématiquement d'enseigner ou de « révéler » quelque chose), et des dispositifs censés informer le public, lui décrire les événements du monde.

Le mot, la chose

Il n'y a pas une réponse unique à ces questions (pas plus qu'il n'y a un

« terrorisme » en soi). En revanche, il existe des situations historiques, marquées par la rencontre d'idéologies et de modes dominants de transmission (l'imprimé, la télévision, Internet...). Dans chacune de ces configurations, chacune de ces « médiasphères »², deux pôles : la violence et son sens, l'action et la proclamation, la mort réelle et le défi symbolique, la « guerre du pauvre » et la « propagande par le fait », le ravage et le message³...

2

Commençons par l'étymologie. Le mot terrorisme apparaît dans un dictionnaire français en 1795 et désigne l'expansion de la Terreur proclamée par la Convention. Pendant des siècles, il y avait des groupes politiques clandestins, des assassinats de rois ou de tyrans, des massacres de civils innocents, des attentats... mais personne n'avait eu besoin d'un mot pour désigner la chose. L'apparition d'un terrorisme d'État suppose une idéologie constituée (la Terreur comme arme de la Révolution, qui, menacée, paralyse ses ennemis de crainte). Déjà, la violence est pensée comme arme de persuasion massive. Elle doit remplir les têtes qu'elle ne coupera pas. Répandre la terreur, c'est faire trembler les ennemis du peuple et encourager les bons citoyens. Or, pas de diffusion sans mise en scène. Les colonnes de Bleus descendent vers les provinces contre-révolutionnaires armées, certes de canons et fusils, mais aussi de proclamations, de guillotines sur leurs estrades, et parfois même de matériel pour monter des pièces patriotiques.

La terreur change de camp durant le siècle suivant⁴ : de servante de l'État, elle devient son ennemie et tente de le détruire. L'attentat de la rue Saint-Nicaise en 1800,

ou la machine infernale du boulevard du Temple en 1835, les complots de carbonari et autres associations secrètes, restent encore dans la tradition du tyrannicide : ils ne visent qu'à tuer le despote⁵. Le terrorisme au sens moderne naît avec les médias modernes.

Détruire l'État

Apparaissent alors les « narodnistes » russes, du nom de leur parti « Narodnaïa Volia » (la « Volonté du peuple »)⁶. Celui-ci naît en 1879 d'une scission des populistes de « Terre et liberté » : lassés d'aller « au peuple » pour lui prêcher la bonne parole, les narodnistes, et leurs successeurs du Parti socialiste révolutionnaire de Russie (1901-1917) choisissent le terrorisme individuel. Cette mouvance est responsable de plusieurs décennies d'attentats (dont celui qui coûta la vie au tsar Alexandre II en 1881). Elle croit qu'afin de réveiller les forces révolutionnaires, l'avant-garde doit frapper des représentants de l'autocratie. Ceux qu'on nomme aussi à tort « nihilistes » utilisent la bombe et le pistolet (souvent en sachant qu'ils seront pris et finiront sur l'échafaud, leur acte équivalant à un attentat-suicide). Ils transforment leurs procès en tribunes, écrivent des manifestes et tentent d'imprimer des feuilles clandestines (généralement lues par la seule intelligentsia et repérées par la police). Leur gloire, ils la doivent surtout à la littérature.

Un des plus grands romans de tous les temps, *Les Possédés* de Dostoïevski (traduit aussi par *Les Démons*) s'inspire d'une histoire authentique : celle d'un

groupuscule dirigé par une sorte de gourou fascinant. Dans la réalité : Netchaïev auteur du *Catéchisme du révolutionnaire* qui, autour d'une obscure histoire de presse à imprimer clandestine, amène le groupe à exécuter un pauvre type, le maillon faible de la conspiration. Camus s'inspirera aussi de la véritable histoire de terroristes antisaristes notamment dans *Les justes*, où il résume leur système en écrivant que quand ils tuent un homme, ils veulent « tuer une idée ».

Dostoïevski et Camus ont raison. Ce qui caractérise le terrorisme, en effet, ce n'est pas qu'il frappe des victimes innocentes ni qu'il cherche à « répandre la terreur » (est-ce qu'une charge de cavalerie mongole ou le bombardement de Dresde ne cherchaient pas non plus à terrifier pour faire céder la volonté de populations civiles ou de gouvernements ?). Pour notre part, nous avons défini le terrorisme comme une « méthode de lutte d'acteurs non étatiques et clandestins commettant des attentats à buts politiques sur des cibles symboliques ». L'attentat n'atteint pas seulement des choses ou des vies, il vise aussi des signes⁷.

Une seconde grande vague de terrorisme naît dans les années 1880⁸ : internationale, anarchiste, s'attaquant tantôt à des représentants de l'autorité et du capital, tantôt à tout un chacun dans des brasseries, des trains ou des théâtres, visant à la destruction de l'État mais aussi à l'éveil de la conscience des opprimés. C'est ce que les délégués anarchistes nomment dès la fin du XIX^e siècle « action directe » ou « propagande par le fait », slogan adopté au congrès de Londres en 1881.

Les attentats tueront Sissi l'impératrice d'Autriche, le roi Umberto, le président américain McKinley, Sadi Carnot et beaucoup d'anonymes... En France, les noms de Vaillant, Ravachol, d'Émile Henry ou de Caserio marquent cette période. Elle durera jusqu'à la bande à Bonnot avant la Première Guerre mondiale ; tout ce temps, les bourgeois tremblent, s'attendant à voir une autre bombe exploser à la Bourse ou dans un café.

C'est aussi le temps des « lois scélérates » de 1893 et 1894 qui répriment notamment l'apologie des « menées anarchistes ». Car les anarchistes ont leur presse, parfois quotidienne (comme le *Citoyen de Paris*) : *Le Prolétaire*, *Le Révolté*, *L'Anarchie* ou *La Dynamite* (directeur politique : Ravachol)... Entre brochures théoriques, pamphlets, descriptions détaillées des machines infernales et recette de la dynamite, la production est abondante à l'ère de la rotative. Mais l'action anarchiste touche aussi la presse populaire à grand tirage (*Le Matin*, *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien*). Ces premiers *mass media* relatent les exploits des terroristes avec force gravures de style très kitsch (en attendant les premiers clichés), tandis que les chanteurs de rue racontent le triste sort d'un Ravachol ou d'un Bonnot. Dans les milieux intellectuels, et pas tous forcément de gauche, la séduction romantique des révoltés n'est pas négligeable. Les lois scélérates visent aussi cette participation morale, celle des sympathisants ou apologistes et répriment l'expression des idées. Sans grande efficacité, d'ailleurs...

Contrôler le territoire

Une autre forme du terrorisme est née avant le vingtième siècle et en accompagne tous les soubresauts : elle se réclame de luttes de libération nationales. Suivant les époques ou les points de vue, on parle de combat pour la décolonisation, de séparatisme ou d'indépendantisme, de guerre de partisans ou de guérilla, d'armée de libération, de résistance, d'attentats séparatistes ou nationalistes. De l'IRA à l'ETA en passant par le FLN ou la Main Noire serbe cette violence est menée pour le territoire et pour le contrôle de la population. Les terroristes enracinés luttent aussi contre les médias de « l'occupant » qui les présentent comme des bandes criminelles. L'affirmation de l'identité collective des peuples occupés à travers la langue, le chant, voire le folklore tient une grande place dans leur méthode.

4

Mais l'affrontement passe aussi par la photographie qui confère son impact à une cause : il importe moins de frapper un roi ou un général que de trouver des caisses de résonance, y compris hors frontières. Se réclamant souvent modèle militaire, les organisations indépendantistes émettent force communiqués pour expliquer le sens de leur lutte (déclaration du gouvernement clandestin, jugement de tribunaux du peuple, proclamation de telle ou telle armée secrète, mots d'ordre et appels au peuple...). Ces textes ne sont pas seulement théoriques ou apologétiques, ils sont censés aussi prescrire et proclamer.

L'affrontement autour de leur diffusion comme autour de la « publicité » données aux attentats reflète l'accélération de la

circulation des dépêches par le câble, puis le rôle de la radio. Celle-ci n'amplifie pas seulement le bruit de l'attentat donc la crédibilité du mouvement : ni les douaniers, ni les policiers n'arrêtent les ondes. Un groupe de combattants isolés dans la montagne, le désert ou le bocage peut rester en contact avec l'organisation, éventuellement avec ses soutiens transfrontaliers...

Tandis que les panoplies se perfectionnent (armes automatiques, plastic...), la logistique de transmission s'améliore. L'attentat ne joue son rôle performatif, c'est-à-dire qu'il ne contribue à changer la réalité que couplé avec un communiqué de revendication. Ce dernier en constitue comme le sous-titre ou un métatexte. Il en nomme l'auteur, en explique le sens, le justifie en droit⁹ (celui de la révolte des opprimés), le requalifie, en raconte le but, adresse une demande à l'adversaire, énonce une menace, voire entame une négociation. La victime de l'attentat a été choisie moins en raison de son importance politique qu'en raison de la « lisibilité » de son sacrifice. Un petit fonctionnaire « représente » l'État occupant ; un instituteur, l'oppression culturelle ; un auxiliaire local, l'idée de collaboration et un badaud ou un spectateur, tous les indifférents qui doivent savoir qu'ils sont partout menacés et qu'il n'y a plus de neutralité possible... La fonction de prise à témoin de l'opinion internationale est cruciale dans un combat où chacun a compris qu'il s'agit moins de faire mourir que de faire savoir.

Terreur cathodique

La grande étape suivante¹⁰ est marquée par la synergie entre la télévision et un terrorisme nouveau. Il est internationaliste, plutôt d'extrême-gauche. S'il fallait donner une date de naissance, ce serait la prise d'otages de Munich en 1972. Tout y est : utilisation publicitaire d'un événement en mondovision, tractations devant les caméras, équipe internationale d'activistes, revendications destinées à populariser la cause palestinienne dans le monde, construction dramaturgique inhérente à toute prise d'otages... La règle est : détourner les écrans comme on détourne les avions. Ou, comme le font certains professionnels du terrorisme « à la Carlos »¹¹ adresser des messages à des gouvernements par événements médiatiques interposés : ici un train saute, là, on frappe au cœur de la cité.

Le lien traditionnel entre le terroriste et l'État (l'État que voulaient détruire les anarchistes, l'État que voulaient chasser les indépendantistes) est médiatisé, dans tous les sens du terme. Il passe par des moyens de communication de masses. Mais il passe aussi par des médiations : les groupes activistes déterritorialisés (ou qui se battent pour un territoire symbolique lointain comme la Palestine) frappent psychologiquement le système international, incarné par des pays impérialistes. Ils le frappent à travers une masse anonyme. Celle-ci est à la fois cible (elle éprouve la peur et la souffrance, pas les dirigeants protégés) et relais (son refus d'une situation insupportable fera pression sur ces dirigeants).

Nombre de groupes entament une véritable lutte pour la visibilité : la finalité de l'attentat ou de la séquestration est, en transposant la formule d'Andy Warhol, « de devenir vedette un quart d'heure ». Apparaître sur les écrans ou à la première page pour une performance symbolique, par exemple « juger » un ministre italien enlevé ou envoyer, selon la formule de Renato Curcio¹² une « image-message » : une photo avec un vieux P-38, c'est une icône de la lutte armée. Sa finalité même est d'apparaître et de frapper l'imagination. Cette logique est poussée jusqu'au bout par un *Unabomber* qui envoie des lettres piégées pendant des années avec une unique revendication, la publication par les journaux de ses textes fulminant contre la civilisation technicienne.

5

À cette époque, le rapport terrorisme et médias est pensé suivant deux catégories dominantes¹³.

Celle de l'amplification d'abord. C'est la logique du « plus que... » : une mort spectaculaire compte pour plus qu'une mort, un message sur fond de bombe est mieux entendu. La dimension rhétorique et spectaculaire du terrorisme est évidente. Produire une crainte plus que proportionnelle au risque réel, exacerber la peur par la vision de l'horreur, ou obtenir une réception de son message plus forte que sa représentativité politique. C'est ce que résume très bien la phrase de Raymond Aron posant la distinction entre une action terroriste et une action militaire. La première recherche un « impact psychologique, hors de proportion avec les effets physiques produits et les moyens utilisés ». Le média

ferait donc chambre d'amplification du terroriste.

Seconde image souvent utilisée : le terroriste « fait du judo » avec les médias. Il utilise leur force, la faculté de fasciner les masses, comme une faiblesse pour leur imposer sa volonté. Tout se passe comme s'il y avait un contrat implicite : le terroriste fournit l'image, le média fournit l'impact. Au passage, le premier a gagné de l'audience – l'attentat c'est l'événement par excellence, toujours dramatique, imprévu et renouvelable en série. Le terroriste, lui, a gagné l'attention de nouveaux destinataires. Il connaît la logique de notre système spectaculaire – en parler c'est l'encourager, l'ignorer c'est nourrir tous les fantasmes. Lui répondre en le réprimant, c'est le justifier aux yeux, d'une partie au moins, du public qu'il vise. Corollaire : le terrorisme a avantage à frapper au hasard. Moins de risque et plus d'impact.

En effet, il est hyperdémocratique dans le choix de ses victimes : plus besoin d'être puissant ou d'incarner la domination pour être éligible. Au contraire l'homme ou la femme du commun, dont la principale qualité est d'être sans qualité particulière, l'anonyme qui pourrait être vous ou moi est la cible la plus représentative puisqu'il incarne le plus petit dénominateur commun. Il lui suffit d'être là.

Terreur et réseaux

Ces deux grilles d'analyse ont leur valeur en leur temps ; mais il va falloir les réviser au tournant du XXI^e siècle. Le terrorisme jihadiste en réseaux détourne

les deux symptômes principaux de la mondialisation et de la société de l'information : la télévision satellitaire et Internet. Déjà, avant le 11 Septembre, il y eut des signes annonciateurs. Des cassettes circulaient sous le manteau à la fin des années 1990. On y voyait des combattants à l'entraînement ou des décapitations et égorgements face à la caméra par des islamistes tchéchènes ou des Algériens du GIA. À l'époque ou l'Occident rêvait d'interventions humanitaires à zéro mort et développait le culte cathodique de la victime, c'était un signal qui aurait dû attirer l'attention.

L'événement le plus filmé de l'histoire humaine, le 11 Septembre¹⁴ change la donne. Comme un clip publicitaire aux dimensions métaphysiques, des images repassées en boucle des milliers de fois montrent la chute des Tours de Babel, que Ben Laden lui-même désignait comme « les icônes de l'Occident ». Le défi symbolique est double : la technique occidentale de transport et de communication frappe l'orgueil américain et les *kamikazes* réalisent le plus grand acte iconoclaste de tous les temps. Comme leurs protecteurs talibans avaient détruit les sculptures « idolâtres » des Bouddhas de Bâmiyân, ils frappent les plus grands monuments de notre « culte » matérialiste : la modernité, l'efficacité, l'argent, le cosmopolitisme, le modèle universel du bonheur par la réussite...

Pour comprendre l'attitude des jihadistes face aux médias, il faut revenir aux fondamentaux théologiques. L'islam (surtout salafiste) est iconophobe¹⁵ : il considère que produire des images¹⁶,

c'est à la fois rivaliser avec le créateur et fabriquer des objets de délectation sensuelle, détournant l'amour qui devrait être réservé au seul Créateur. Mais l'image peut être licite si elle est pédagogique et si elle exalte le Bien (le « Bien » en question pouvant consister, aux yeux de certains à égorger des étrangers ou des apostats ennemis de Dieu).

D'où cette contradiction apparente que résume un cliché célèbre : des talibans détruisant des négatifs de photographies et de films, mais le faisant devant les caméras de la presse internationale pour que chacun voie comment ils traitent ces signes d'idolâtrie¹⁷.

L'organisation de Ben Laden qu'il est convenu de nommer Al-Qaida a compris ce principe et l'émir lui-même, fort soucieux de son apparence, alternant tuniques immaculées et *battle-dress* du maquisard, le symbolise mieux que personne.

D'une part, il bat la société dite de l'information sur son propre terrain avec ses propres armes (« Comment se fait-il que le pays qui a inventé Hollywood et Madison Avenue soit impuissant face à un type barbu dans une caverne ? » se demandait un sénateur américain).

D'autre part, Ben Laden réactive un discours archaïque, comme si le monde s'était arrêté en 1258, date de la chute du califat de Bagdad. Les événements sont toujours renvoyés à un passé mythique. Tout remonte au Prophète : c'est l'éternelle lutte des mêmes contre les mêmes. Le jihad n'a jamais vraiment cessé entre serviteurs et adversaires du Coran. En renvoyant à ce

passé glorieux de l'Oumma triomphante, le jihadisme fonde un système de référence. Ainsi la répétition du texte et de l'histoire anciens est renforcée par des images inspirées des plus sensationnelles que produisent les télévisions occidentales.

Message et style

Le jihadisme a inventé de nouveaux genres médiatiques :

- Les sermons télévisés. Ben Laden et Zawahiri se sont spécialisés dans ces « prêches » adressés tantôt aux croyants, tantôt aux chefs et peuples ennemis. Face à la caméra (parfois dans un décor qui évoque le Prophète et ses compagnons réfugiés dans une caverne) le prédicant utilise un langage littéraire, entrecoupé de citations coraniques ou de poèmes arabes classiques. Les métaphores fleurissent dans ce discours mystique. Il sera répandu dans notre monde profane, notamment par Al-Jazira.

Des millions de téléspectateurs ont réalisé le 6 octobre 2001 le pouvoir de cette chaîne qatarie arabophone à petit budget. À la minute même où CNN jouait un *remake* de la guerre du Golfe de 1990 (les avions US sur le pays des terroristes et les missiles filmés en contre-plongée comme dans un jeu vidéo), les télévisions du monde entier étaient obligées de reprendre et traduire à la hâte une cassette de Ben Laden. La force du *scoop* était telle que le chef islamiste paraissait répondre par un autre défi symbolique à la puissance matérielle de l'US Army. Depuis, les messages audios et vidéos parviennent régulièrement aux

télévisions, soit via Al-Jazira soit par Internet, renforçant le caractère mythique des deux personnages recherchés en vain par la première puissance du monde, ses satellites espions, sa technologie et ses milliards de dollars.

- Les clips de recrutement. Ils montrent l'entraînement ou les actions des moudjahiddines, dans un style très pompier avec musique tonitruante. Le tout ferait apparaître les productions du style « engagez-vous dans la légion, vous y trouverez de l'action » comme des bluettes intimistes. Certains de ces films disponibles sur Internet se veulent des cyber-universités montrant comment s'entraîner.

8

- Les testaments de kamikazes. Enregistrés dans la tenue où ils subiront le martyre, et sur fond de banderoles ornées de slogans, ils expliquent la raison de leur acte futur et leur joie de rejoindre la cohorte des martyrs. Juste avant de transformer leur propre corps en arme et en message qui exprimera la quintessence du jihad, ils défient l'adversaire et de leur vivant et par leur mort. Ils laissent des icônes qu'admireront de futurs imitateurs. Comment réfuter un message si fort que le messager meurt pour le délivrer¹⁸ ?

- Les exécutions filmées. Ce peut être un égorgement rituel d'otage occidental face à la caméra (précédé de la lecture d'une sentence et de versets coraniques). Parfois il s'agira de collaborateurs fusillés (des jeunes gens qui se sont engagés dans la police irakienne par exemple). Dans tous les cas, cette exécution judiciaire doit avoir la même vertu didactique qu'avaient autrefois les exécutions publiques chez

nous. Il existe une variante à la frontière du « film d'action » décrit plus haut : les exploits de Juba le *sniper* irakien qui a abattu de nombreux *GI's* mais qui prend soin chaque fois de filmer ses exploits en vidéo et d'en assurer la diffusion publicitaire via Internet. Ici, on voit bien combien le jihadisme a inversé nos codes. Là où nos armées s'efforcent de produire des images *soft* avec zéro mort, frappe chirurgicale, guerre propre, etc., l'adversaire se complait, lui, à montrer la souffrance et l'agonie de ceux qu'il châtie. Difficile de mener une « guerre de l'information » d'inspiration hollywoodienne dans ces conditions.

- Les images de victimes des « juifs et des croisés » : civils bombardés, exemple du petit Palestinien, Mohamed al Doura, tué par balle ou encore les sévices d'Abou Graib que des militaires américains sadiques avaient eu l'imbécillité de photographier en numérique et de laisser passer sur le *Web*. La très contre-productive pendaison de Saddam est également un bon exemple d'image *boomerang*. Ici, le message est simple : montrer les crimes ennemis et le but est de suggérer à tous les musulmans de s'identifier à ces corps humiliés.

La logique d'exhibition des victimes, chère aux télévisions occidentales au Kosovo ou dans la guerre du Golfe, les contraint maintenant à montrer des victimes civiles arabes. Le Hezbollah excelle dans la stratégie qui consiste à jouer sur les valeurs compassionnelles de notre modernité. Il se pourrait que certains en « rajoutent » un peu, en organisant pour les télévisions des petites scènes de théâtre avec faux blessés et ambulances hurlant au Liban ou durant la seconde Intifada.

Telle est, en tout cas, l'accusation portée par des télévisions américaines contre « Pallywood » (terme autoexplicatif forgé en réunissant Palestiniens et Hollywood). Dans tous les cas, la controverse, parfois lancée par des organisations liées aux services israéliens comme le Memri, porte désormais sur la « métapropagande », c'est-à-dire la propagande qui consiste à accuser l'adversaire de propagande et de désinformation.

Les nouveaux vecteurs

La révolution jihadiste ne se manifeste pas seulement dans le contenu du message. Elle suppose aussi la maîtrise des vecteurs :

- Al-Jazira n'est certainement pas une télévision « terroriste », mais la petite station qatarie d'information continue en arabe, rivale emblématique de CNN (au point de créer un Al-Jazira en anglais) est souvent la destinataire des messages vidéos ou audios des jihadistes. Cette chaîne leur offre un point d'entrée vers le circuit des autres médias. Contrairement à ses rivales comme Al-Arabyia appartenant aux saoudiens ou Al-Hurrah, qui émet carrément des États-Unis, elle est crédible auprès de ses millions de téléspectateurs arabes.

- Mieux encore : le Hezbollah libanais (chiite) a maintenant sa chaîne, Al-Manar. Elle s'est rendue célèbre en lançant, outre ses informations de tonalité très islamistes, des « jeux concours » exaltant le jihad ou des feuilletons antisémites inspirés du Protocole des Sages de Sion. Relayée par satellite, elle pouvait même être reçue

en France avant que le CSA n'y mette théoriquement le holà.

- Le message islamiste passe aussi par d'autres médias dont l'affiche (les posters de martyrs prolifèrent dans les quartiers tenus par le Hamas ou le Hezbollah). Il est aussi relayé par des moyens plus modernes : comme des jeux vidéos où, au lieu de combattre des monstres de l'espace, le joueur peut s'identifier à un combattant de la résistance irakienne abattant des *GI's*. Il existe des T-shirts, des jouets, des gadgets, des tapis faisant l'apologie du jihad ou ornés de l'icône de Ben Laden qu'il est facile de se procurer dans certains souks. Ils participent d'une culture populaire sur laquelle le message des médias occidentaux et de la culture de masse semble sans effet.

- Le monde numérique est aussi un terrain favorable. Des DVD (parfois offerts aux journalistes européens en guise de publicité) circulent ouvertement. Ils contiennent des anthologies d'exploits de moudjahiddines ou d'exécutions (nous n'osons pas écrire des « *best of* »). Il existe des sociétés de production d'inspiration islamiste qui ont parfaitement intégré les critères de l'esthétique des *mangas* ou de la culture pop. Considérée comme la « section média d'Al-Qaida », al Sahab Foundation for Islamic Media Publication basée à Quetta (Baloutchistan pakistanais) s'est spécialisée dans les vidéos de propagande. Elles mêlent tous les genres décrits plus haut (testaments de *kamikazes*, interviews et messages de Ben Laden ou Zawahiri, actions des moudjahiddines...) éventuellement avec des sous-titres ou des versions anglaises. Les films recourent à la

3D pour créer des décors très kitschs (tentes dans le désert, Corans flottant dans les airs, arbres se couvrant miraculeusement de fruits). Al Sahab entretient toujours l'incertitude sur la prochaine interview de Ben Laden qu'elle tournera. Au moment où nous écrivons, al Sahab vient de diffuser quelques images de Ben Laden, vite reprises par CNN et les médias internationaux, mais il est impossible de dater les séquences où il s'adresse à ses partisans pour les appeler au martyre.

- La multitude des sites et forums dits jihadistes sur Internet a souvent été soulignée. Son importance est parfois exagérée dans la mesure où les « vrais » sites jihadistes en contact avec des organisations militaires ne se rencontrent pas comme cela. Il faut connaître leur URL (une adresse Internet en chiffres) qui change sans cesse pour échapper à la surveillance des autorités ou à l'action de *hackers*. Il y a donc peu de chance d'être recruté pour un vrai attentat, de recevoir de vrais messages secrets des dirigeants, de rencontrer une véritable filière pour l'Irak ou d'acquérir une authentique formation de poseur de bombe uniquement au hasard d'une navigation Google. Il faut être un peu plus initié et avoir quelques contacts humains.

En revanche, il existe une multitude de sites sympathisants diffusant des vidéos, facilitant les contacts entre jeunes gens exaltés. Ainsi un certain « Irhabi 007 » (littéralement « terroriste 007 ») distribuait des vidéos d'exécutions, des manuels d'instruction militaire et du matériel jihadiste sur la Toile. Il pourrait s'agir d'un jeune homme de 22 ans, Younis Tsouli,

arrêté par Scotland Yard en 2005, mais la chose reste à prouver.

- Les cybercafés attirent une faune de jihadistes virtuels dont nous doutons fort qu'ils aient un rang très élevé dans la hiérarchie d'Al-Qaida ou que Ben Laden leur fasse ses confidences par courriel. Mais, sur le nombre, il s'en trouve certainement qui passent à l'acte un jour, même avec maladresse. Ce phénomène qui a été surnommé « le jihad des copains » et qui est caractérisé par un certain spontanéisme n'est pas négligeable.

- Même le « plus vieux média du monde », la rumeur, peut se mettre au service d'objectifs du jihadisme et trouver des centaines de milliers de récepteurs et propagateurs pour se persuader qu'il n'y avait aucun juif dans les Twin Towers ou qu'aucun avion ne s'est écrasé sur le Pentagone¹⁹.

Élevé par le 11 Septembre au statut d'ennemi absolu, au point que l'on parla de « Guerre Globale au terrorisme » le terrorisme est devenu tout-terrain, toutes armes, toutes technologies, tous médias voire toutes victimes. En effet, il peut frapper et partout son acte autosuffisant prend son sens : dans un avion, un métro ou une boîte de nuit, chacun symbolise le Mal que nous constituons à ses yeux. Pour lui, être ou être autre, c'est déjà être criminel et mériter sa mort. Et les pauvres tentatives de la *public diplomacy* américaine pour gagner les « cœurs et les esprits » des masses musulmanes par une politique d'influence ont échoué.

Nous sommes confrontés à une violence qui ne cherche plus à gagner quelque chose (à moins que Ben Laden espère sincèrement que grâce à son action tous les hommes se convertiront un jour) en imposant une force supérieure. La déflagration/déclaration terroriste trouve sa satisfaction

en elle-même : dans le fait de respecter les prescriptions du jihad et dans celui d'infliger une souffrance en compensation de toutes les humiliations de l'Oumma. L'action, le message et son moyen de communication ont fusionné.

Notes

1. Initialement, le slogan "Don't hate the media, become the media" a été lancé par un chanteur punk Jello Biafra.
2. Le rapport entre forme de la violence terroriste et « médiasphère », c'est-à-dire système dominant de transmission d'une époque a été développé dans *La scène terroriste*, coll. Cahiers de Médiologie, n° 13, Gallimard, 2002. Voir en particulier les articles de Catherine Bertho (avec qui nous avons animé ce numéro) et de Régis Debray (directeur de la revue). Les textes sont téléchargeables sur <http://www.mediologie.org>
3. Voir l'anthologie de nos textes sur le terrorisme téléchargeable sur http://www.huyghe.fr/actu_423.htm, et http://www.huyghe.fr/actu_212.htm
4. L'utilisation de « terroriste » dans un sens antigouvernemental n'est pas attestée avant 1866 (à propos de l'Irlande) et 1883 (pour la Russie).
5. Gérard Chaliand et Arnaud Blin, *Histoire du terrorisme*, Bayard, 2004.
6. Ana Geifman, *La mort sera votre Dieu, Du nihilisme russe au terrorisme islamiste*, Table Ronde, 2005.
7. Jean-Paul Charnay, *Terrorisme et culture*, Les 7 épées, 1981.
8. Uri Eisenzweig, *Fictions de l'anarchisme*, Christian Bourgeois, 2001.
9. David Apter, *The Legitimation of Violence*, Macmillan Press, 1997.
10. Bruce Hoffman, *La mécanique terroriste*, Calmann-Lévy, 1999.
11. Le film de Barbet-Schroeder, *L'avocat de la Terreur*, montre très bien cette atmosphère et donne la parole à quelques acteurs.
12. Renato Curcio, *À visage découvert*, Lieu commun, 1993.
13. Par exemple François Furet, *Terrorisme et démocratie*, Fayard 1985 ; Michel Wieviorka, *Société et terrorisme*, Fayard, 1998.
14. Pour simplifier nous regrouperons ici la bibliographie à propos du jihadisme :
 - Alain Bauer et Xavier Raufer, *La guerre ne fait que commencer*, Jean-Claude Lattès, 2002.
 - Centre Français de Recherche sur le Renseignement, collectif, *Al-Qaeda, Les nouveaux réseaux de la Terreur*, Ellipses, 2004.
 - Éric Cobast, *La Terreur une passion moderne*, Bordas, 2004.
 - Jean-François Daguzan et Olivier Lepick, *Le terrorisme non-conventionnel*, FRS, 2000.
 - Jacques Derrida et Jurgen Habermas, *Le « concept » du 11 Septembre*, Galilée, 2004.
 - « Face à l'événement », *Esprit*, octobre 2001 et « Le monde de l'après-11 septembre », *Esprit*, août 2002.
 - Bruno Etienne, *Les combattants suicidaires*, l'Aube, 2005
 - John Gray, *Al Qaeda and What It Means to Be Modern*, Faber & Faber, 2003.

- François-Bernard Huyghe, *Écran/ennemi, Terrorismes et guerres de l'information*, OOH00.com, 2003, (téléchargeable) et *Quatrième guerre mondiale. Faire mourir et faire croire*, Rocher, 2004.
 - Gilles Keppel (textes présentés par), *Al-Qaida dans le texte*, PUF, 2005.
 - Walter Laqueur, *The New Terrorism*, Phoenix Press, Londres, 2002.
 - Jean-Luc Marret, *Techniques du terrorisme*, PUF, 2003.
 - Yves Michaud, *Changements dans la violence*, Odile Jacob, 2002.
 - Ruben de Luca, *Il terrore in casa nostra*, Franco Angeli, Milan, 2002.
15. Alain Besançon, *L'image interdite*, Gallimard, 2000.
16. Voir l'article « Absence, occultation et refus modernes de l'image », dans *Dictionnaire mondial des images*, Nouveau Monde, 2006.
17. Voir Jack Goody, *La peur des représentations*, la Découverte, 2003.
18. François-Bernard Huyghe, « Kamikazes, la contagion de la mort », *Médium*, n° 5, Babylone, octobre-décembre 2005.
19. Voir le succès des rumeurs lancées notamment sur <http://www.voltairenet.org/fr>

Résumé

Le terrorisme est une forme de spectacle destinée à frapper les imaginations (de peur, d'enthousiasme...) et à communiquer un sens symbolique. Mais qui dit spectacle dit dispositif de communication, mise en scène, relais, médias... De l'époque de la révolte anarchiste (tracts et dynamite) à celle du jihad avec ses kamikazes, par TV satellitaires et sur Internet, celui qui tue lance un message à la face du monde, mais le message dépend du média dominant de chaque époque. Ou plutôt, le terrorisme devient son propre média.

12

Abstract

Terrorism is a kind of performance intended to strike imagination (with fear or hope...) and to express a symbolic meaning. Such a "performance" relies on communication material, scenography, media and mediators. From the times of anarchist insurgency (dynamite and manifesto) to those where jihad is publicized through kamikaze, by satellite channels and on the Web, those who kill intend to release a message to the world. But the real message might be the medium itself: terrorism is "becoming the media".